

Le plus que noir James Ellroy...Et son éditeur François Guérif

Alain Lessard

Number 44, June–July–August 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19923ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

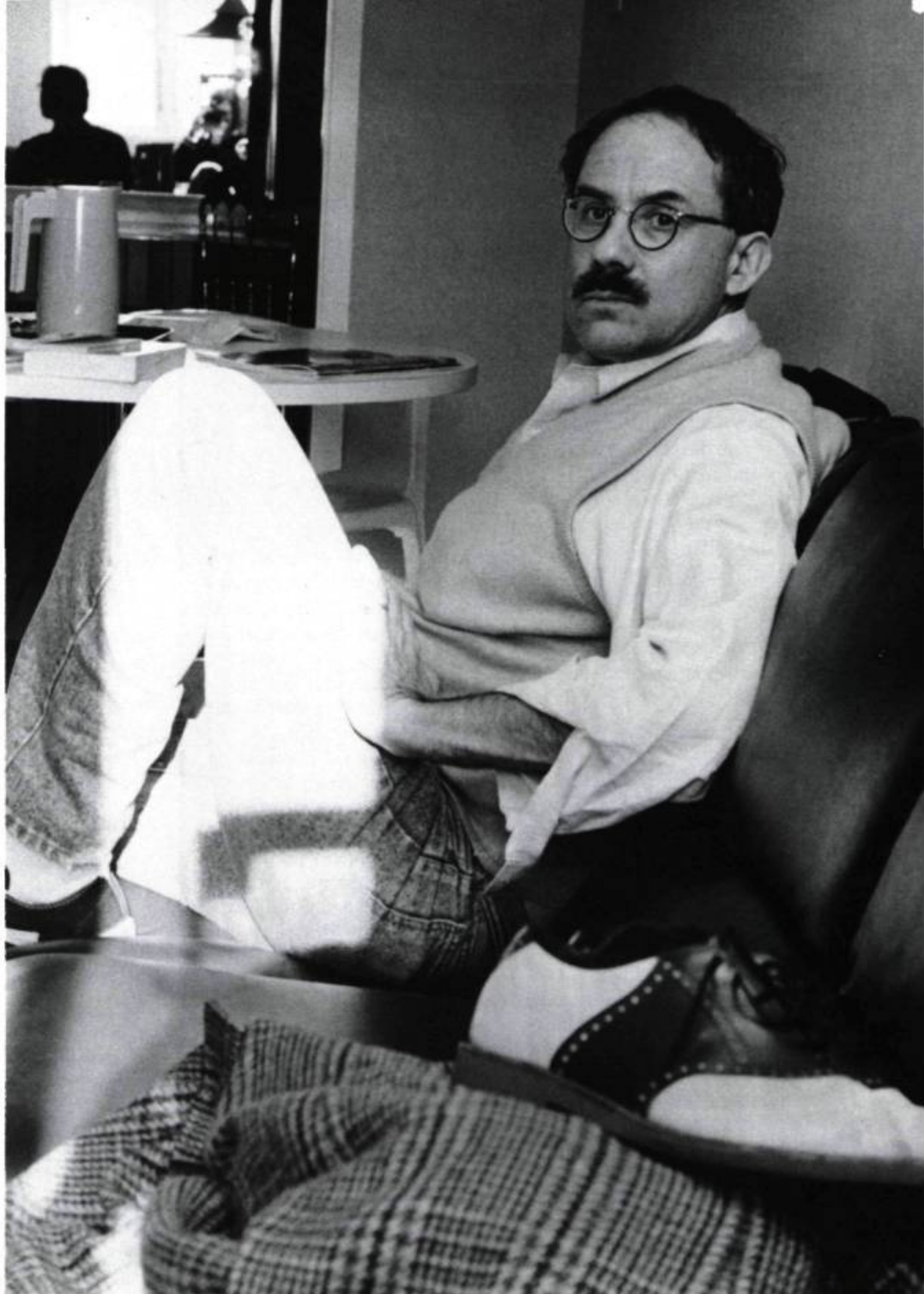
Lessard, A. (1991). Le plus que noir James Ellroy...Et son éditeur François Guérif. *Nuit blanche*, (44), 36–38.

Le plus que noir James Ellroy...

D'abord rétablissons les faits: Ellroy n'a pas la carrure d'un joueur de football, à moins, bien sûr, que l'on traduise le terme par soccer; en vérité, il ferait bonne moyenne dans une équipe de basketball. À la rigueur, pour peu qu'il porte un uniforme, on pourrait le confondre avec un flic!

Une autre rumeur circule à son sujet: il parle français. C'est faux. Au cours de l'entrevue, il a prononcé trois mots de français: *oui, merci et Rivages*, le nom de sa maison d'édition. Voyons de quel ordre pourraient être les accusations à retenir contre le personnage. Il aime la neige — au Québec, il pourrait en guérir! Après quelques moments de réflexion, il a dit que la proposition de Van Dine lui apparaissait vraie. Il prétend devenir le plus grand auteur de polar au monde. Chose certaine, il est dès maintenant un auteur incontournable: le plus que noir.

« (...) s'il était une chose que lui avaient appris ses dix-sept années comme policier, c'était que vos espérances diminuaient au fur et à mesure que votre conscience se faisait plus aiguë



James Ellroy

photo : A.M. Guérou

du bordel intégral qu'était le gros de l'humanité et du fait qu'il vous fallait poursuivre cent discours apparemment contradictoires pour garder vos plus beaux rêves en vie. »

Lune sanglante, p. 67.

Trois clous dans le cercueil du rêve américain

Après *Le dahlia noir* et *Le grand nulle part*, voici *L.A. Confidential*, troisième volet de ce qui est appelé à devenir le quatuor le plus épique et le plus noir de Los Angeles. Comme toile de fond, la Cité des anges; comme fil conducteur, les années cinquante. Excès, excès, noir à outrance, mythification, Ellroy a

beau mettre toute la gomme, la décennie qu'il nous décrit nous apparaît étrangement proche, contemporaine. La lecture de celui qui se qualifie lui-même de « chien enragé de la littérature américaine », ne peut que causer un choc... salutaire. Des pages d'une sanglante séduction qui marquent la fin des illusions. Ellroy a autopsié l'envers du rêve: une blessure béante et des certitudes mutilées.

« En bondissant hors du transporteur de troupes sur Evergreen et Wabash, en tenant à la main deux kilos de matraque par la poignée garnie d'adhésif antidérapant, je me pris une trouille dix fois plus forte que toutes mes frayeurs sur le ring, et pas parce que le chaos nous tombait dessus de tous cô-



François Guérif

photo A.M. Guérineau

Et son éditeur François Guérif

Directeur des collections « Rivages/Thriller » et « Rivages/Noir », François Guérif a édité tous les romans de James Ellroy.

De plus, c'est grâce à son aimable collaboration que la réalisation de l'entrevue avec Ellroy a été possible, puisqu'il a traduit toutes les questions de *Nuit blanche*, et les réponses quand cela s'est avéré nécessaire.

François Guérif a reçu *Lune sanglante* il y a environ trois ans. « J'ai lu le livre, et j'ai eu un choc ». Il a voulu l'acheter, mais il y avait trois romans qu'on ne voulait pas vendre séparément. Il a lu les deux autres, il a trouvé ça formidable et voilà.

Boileau et Narcejac affirmaient que le roman noir serait un dérivé, ou même une dégradation, du roman policier traditionnel. Ellroy s'est empressé de préciser que le roman noir est « au contraire, la version exaltée du roman policier ». De toute façon, ajoutait Guérif, « vous vous rendez compte que Narcejac disait, en 1949, dans *La fin d'un bluff*, que le roman noir allait disparaître ! » Guérif admet qu'ils ont inventé quelque chose, qu'ils ont introduit une forme nouvelle de suspense en privilégiant le point de vue de la victime dans le roman policier, tandis qu'on s'attachait à celui du détective dans le policier traditionnel, ou à celui du mauvais garçon dans le roman noir. En

tés. J'étais terrifié parce que les méchants, c'était cette fois les bons. »

Le dahlia noir, p. 10.

« Quatre policiers de Los Angeles accusés d'agression. Les quatre hommes figuraient parmi une quinzaine de policiers impliqués dans le passage à tabac le 3 mars dernier d'un automobiliste noir de 25 ans, Rodney King. »

La Presse, samedi 16 mars 1991.

Une autobiographie de l'obsession

La prédilection de James Ellroy va aux bâtards du rêve américain, ceux

qui se terrent dans les coins sombres, les déchets de la société.

« — Melle Soto, dit Gallaudet, le Sergent Exley vous a sauvé la vie !

— Il a ruiné ma vie ! L'Officier White m'a dit qu'il avait innocenté les negritos d'une accusation de meurtre ! Le héros, c'est l'Officier White — c'est lui qui a tué le fils de pute qui m'a prise par le cul ! »

L.A. Confidential, p. 155.

Ellroy lui-même a d'ailleurs longtemps vécu dans la marge. Se disant, dès l'âge de dix ans, obsédé par le sexe, il a commencé à s'introduire dans les maisons pour renifler la lingerie, histoire de « s'imprégner » ▶

ce qui concerne leurs essais (*Une machine à lire : le roman policier*, *La fin d'un bluff* et *Le roman policier*), l'éditeur ne mâche pas ses mots : « je trouve ça totalement dépassé, totalement théorique et totalement faux », dit-il. Et d'ajouter à l'intention d'Ellroy qui, lui, éclate de rire : « I think these essays are really pieces of shit ! »

L'édition dans la continuité et la prospection

Tout comme il l'avait fait avant chez « Fleuve noir » et chez « Fayard noir », Guérif tenait à continuer de publier chez Rivages les inédits des grands auteurs, tels que Goodis et Thompson, tout en continuant de chercher des auteurs qui semblent importants aujourd'hui. C'est toute la lignée du roman noir qui l'intéresse, depuis Hammet jusqu'à Ellroy.

« Carré noir » n'était que la réédition des « Série noire », la célèbre collection lancée au lendemain de la guerre par Marcel Duhamel et « baptisée » par Jacques Prévert (collection qui a vu le jour du fait que Duhamel avait un stock de papier kraft à écouler, et qu'il est entré en contact avec la famille Gallimard). Où les collections « noires » de Rivages se situent-elles ? « Dans « Rivages/Noir », poursuit Guérif, il y a encore aujourd'hui plus d'inédits que de rééditions. Lorsqu'il s'avère impossible de rentabiliser un livre en format poche (« Rivages/Noir »), on le publie dans la collection « Rivages/Thriller ». On établit ainsi un pont entre les deux collections, l'une nourrissant l'autre. La publication d'un titre d'un auteur dans la collection « Thriller » nous permet ainsi de publier d'autres textes du même auteur, des inédits, en format poche. D'autre part, nous publions

du roman noir et non pas exclusivement du policier. Par exemple, *La blonde au coin de la rue* ou *Noir comme un souvenir*, qui ne sont pas des policiers, mais qui portent les signatures de Latimer et Goodis. Enfin, ce qui nous distingue de la « Série noire », je dirais du moins celle d'il y a quelques années, c'est que moi je ne coupe pas les romans que je publie. La traduction est intégrale, et ça, j'y tiens. »

En passant, le centième titre de la collection « Rivages/Noir » est *Le dahlia noir*. ■

Entrevue réalisée par
Alain Lessard

Boileau Narcejac, *Une machine à lire : Le roman policier*, Denoël, 1975, coll. Médiations, n° 124 ; Boileau Narcejac, *Le roman policier*, P.U.F., 1988 (3^e éd.), coll. « Que sais-je », n° 1623 ; *La fin d'un bluff*, de Narcejac, n'est plus disponible en librairie.

« Nous autres, Américains, nous sommes essentiellement humains et un joli meurtre fait surgir en nous le sentiment de l'horreur et le désir de la vengeance. »

Van Dine dans *American Magazine*, 1928.

de la vie des autres. Les drogues, l'alcool et de nombreux séjours en prison ont suivi ; enfin des problèmes de santé, graves, l'ont contraint de choisir, dit-il, la vie ou la mort. Il a choisi la vie et l'écriture. « J'écris pour restaurer un ordre moral dans mon propre passé. »

Il n'est pas inutile de rappeler ces éléments biographiques puisque Ellroy s'en sert allégrement comme matière romanesque. Sans compter que la clé de son obsession pour les années cinquante se trouve dans *Le dahlia noir*, affaire criminelle célèbre et jamais élucidée, qu'il met en parallèle avec l'assassinat de sa propre mère. Ce roman constitue l'exemple le plus probant qui soit d'une catharsis par l'écriture.

Le but et le style

Le but ultime de l'écriture pour Ellroy est peut-être de conjurer le mauvais sort, à l'instar du Sergent Lloyd Hopkins qui raconte des histoires à ses filles.

« Lloyd mit son ceinturon et dirigea sa voiture vers les lieux du passé. Le voisinage de Jadis l'attendait, dans l'immobilité d'avant l'aurore, aussi familier que les soupirs d'une vieille maîtresse. Lloyd descendit Sunset, se sentant submergé par la justesse de son usurpation de l'innocence par le biais de la parabole. Qu'elles l'apprennent lentement, pensa-t-il, pas de la manière dont je l'ai appris. Qu'elles connaissent la bête par les histoires — non par l'exemple répété. Que cela soit la nouvelle marque distinctive de mes territoires irlandais-protéstants. »

Lune sanglante, p. 99.

« Mes livres reflètent l'angoisse de l'Américain moyen : blanc, anglo-saxon, protestant, de droite et hétérosexuel », dit le romancier.

Passons sur le fait que certains ne voient dans les romans de James Ellroy qu'un tas d'immondices,

cela le fait sourire. De plus en plus, il procède par touches impressionnistes, chapitres courts, comme des *flashes* cinématographiques, allant d'un personnage et d'une histoire à l'autre. À la lecture, cette surcharge d'atrocités peut entraîner un survoltage, sorte d'illumination poétique, qui nous fait ressentir le souffle même de l'horreur.

Agatha Christie et autres comparses, à côté d'Ellroy, c'est comme du bonbon ! C'est à la suite de cette remarque que James Ellroy a dit, en français : « Merci, merci ! » ■

Entrevue réalisée par
Alain Lessard

Tous les romans de James Ellroy sont publiés aux éditions Rivages : *Lune sanglante*, 1987 ; *À cause de la nuit*, 1987 ; *La colline aux suicidés*, 1987 ; *Brown's requiem*, 1988 ; *Clandestin*, 1988 ; *Le dahlia noir*, 1988 ; *Le grand nulle part*, 1989 ; *Un tueur sur la route*, 1989 ; *L.A. Confidential*, 1990.